

## SAINT PIERRE ET LE FORGERON

François Cadic

La paroisse bretonne 1922 (I), p. 265-272

À la porte du paradis dont il a les clefs, saint Pierre s'ennuyait. Il était toujours seul et il n'entendait jamais qu'un écho lointain des joies du paradis. L'idée lui vint de prendre une compagnie. Il alla trouver Notre-Seigneur : « Maître, dit-il, je voudrais me marier ! »

La proposition parut si singulière que le Sauveur se prit à sourire, mais il n'avait rien à refuser à son dévoué serviteur : « Soit, lui répondit-il, tu as eu la vocation du mariage une première fois, il se peut que tu l'aies une seconde bien que l'âge en soit passé. Je vais te satisfaire. »

Ils prirent avec eux saint Jean, leur compagnon habituel dans leurs tournées, et ils partirent.

Maître et disciple s'élancèrent sur un rayon de soleil et en un clin d'œil ils furent en Bretagne.

Ils descendirent à l'entrée d'un village où s'élevaient cinq ou six chaumières qui ne payaient pas de mine. Sur le seuil de l'une d'entre elles, une bonne femme filait. C'était une petite vieille qui avait bien cent ans. Elle était toute cassée, et son visage était si ridé qu'on aurait cru une pomme de reinette qui se serait desséchée six mois au grenier.

« Tu vois la grand-mère, fit Notre-Seigneur, eh bien! c'est celle que je te destine! »

Saint Pierre est un brave - personne ne l'ignore - à peine a-t-il ressenti la peur une fois durant la tempête sur le lac de Génésareth et devant la chambrière du Grand prêtre. Néanmoins, en entendant les paroles du Sauveur, il fut tellement épouvanté qu'il se mit à trembler de tous ses membres : « Maître, s'écria-t-il, prenez ma vie une seconde fois, si vous la voulez, mais épargnez-moi ce chagrin!

- Laisse-moi faire», répliqua Notre-Seigneur.

À quelque distance de là s'élevait une forge où retentissait l'enclume d'un ouvrier nommé Yvon, qui martelait le fer à tour de bras : « Veux-tu me prêter ta fournaise pour un moment? lui demanda le Sauveur.

- Volontiers! » répondit l'autre; et ce disant, il s'asseyait sur un escabeau, le visage inondé de sueur.

La fournaise, une vraie fournaise d'enfer, laissait échapper des flammes dévorantes qui consumaient les plus durs métaux comme fétus de paille.

D'une poussée brusque, Notre-Seigneur y jeta la femme : « Vois! » dit-il simplement à Pierre, et la femme en ressortit aussitôt, radieuse et belle, ainsi que la rayonnante étoile du matin.

Pierre n'en croyait pas ses yeux. Il n'en fut pas moins heureux que le Maître lui permit d'emmener sa compagne.

Quant au forgeron, il demeurait, saisi d'admiration, sur son escabeau: « Yvon, fit Notre-Seigneur, il est écrit que tout acte de charité mérite sa récompense. Tu nous a prêté ta forge. Parle, que désires-tu? Je te donne à choisir trois choses. »

Pierre s'approche de lui, et lui touchant le coude : « Demande le paradis ! murmura-t-il à son oreille.

- Oh! que nenni! lui répliqua le forgeron, et tout haut : Je voudrais que chaque personne à qui je dirai : « Reste auprès de cette fenêtre à droite ! » y reste.

- Accordé, répondit Notre-Seigneur, et ensuite?

- Demande donc le paradis », murmura encore saint Pierre, plus pressant.

Le forgeron se contenta de hausser les épaules :

« Je voudrais que chaque personne à qui je dirai : « Reste auprès de cette fenêtre à gauche ! » y reste.

- Accordé, fit Notre-Seigneur, et enfin?

- Demande, je t'en prie, le paradis », murmura une troisième fois saint Pierre presque suppliant.

Yvon le regarda d'un air dédaigneux : « Aurais-tu la prétention de connaître mieux mes intérêts que moi, vieillard à tête blanche», déclara-t-il: et, se tournant vers le Seigneur:« Je voudrais que chaque personne que je ferai entrer dans ce sac et à qui je dirai : « Restes-y ! » y reste.

- Accordé! » répliqua Notre-Seigneur, et là-dessus les voyageurs partirent.

Demeuré seul, le forgeron se mit à penser : « Il faut croire que le feu de ma forge jouit d'une vertu singulière. Si j'en faisais l'expérience à mon tour. Il y a là ma femme qui certes, la pauvre créature, est aussi vieille et aussi ridée que l'autre. J'aimerais bien la rajeunir. » Et sans s'arrêter à ses cris, il la prit à bras le corps et la précipita dans le foyer. Elle y fut bien une petite seconde, le temps de se retourner. Or, quand il voulut la retirer, il n'en restait plus que les cendres.

Yvon, malgré qu'il ne fût pas un saint, n'était pas un méchant homme. Il courut après les voyageurs : « Maître, cria-t-il, du plus loin qu'il les aperçut, j'ai brûlé ma femme, Dieu veuille me le pardonner! Rendez-la-moi, je vous en conjure!

- Il sera fait comme tu le désires, Yvon, répondit Notre-Seigneur, et il souffla sur la fournaise ardente, et la femme en ressortit telle qu'elle était auparavant.

Les voyageurs continuèrent leur chemin afin de regagner le paradis. Comme ils arrivaient à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Vannes, et où il y avait alors un pauvre village avec de maisons recouvertes de chaume, ils aperçurent des paysan qui battaient le blé dans une aire neuve, à grands coups de fléau • « N'auriez-vous pas besoin d'aide? demanda Notre-Seigneur.

- Si fait, répondirent les paysans. Deux compagnons tels que vous nous permettraient d'achever vite notre besogne.

- Je l'achèverai bien tout seul », repartit Notre-Seigneur et, prenant un gros tison, il mit le feu dans la meule. Or, a mesure que la flamme se propageait, la paille retombait d'un côté et le grain de l'autre.

En un moment la besogne était terminée et les voyageurs reprenaient leur route. Cependant le fermier voisin qui, avait été témoin du prodige se dit à lui-même : « Vraiment voilà un procédé dont j'ignorais l'efficacité. Si j'incendiais ainsi mes meules,? » Et là-dessus, saisissant un tison, il mit le feu à toutes ses gerbes à la fois. Ce fut l'affaire de quelques minutes. Bientôt il n'y eut devant lui qu'un monceau de cendres.

Le pauvre homme en fut atterré. Il courut après les voyageurs : « Seigneur, s'écria-t-il en pleurant, j'ai voulu vous imiter et le feu a consumé mon froment. Rendez-le-moi, je vous en prie.

- Il est écrit qu'il sera pardonné au repentir », répondit le Sauveur, et, bénissant le monceau de cendres, il le changea de nouveau en meule de blé. Après quoi il partit, suivi de son compagnon.

Ils arrivèrent à l'entrée d'un bourg, à la porte d'un deuxième forgeron au-dessus de laquelle étaient écrits ces mots : Au maître des maîtres. Ce forgeron prétendait en effet n'avoir jamais rencontré aussi habile ouvrier que lui. Il ferrait un cheval en ce moment. « Il me semble, lui dit Notre-Seigneur, que ton ouvrage avance avec lenteur, veux-tu me permettre de l'achever?

- Très volontiers », répliqua l'autre, en riant d'un air narquois, devant cet étranger qui prétendait faire mieux que lui.

Notre-Seigneur prit une hache et d'un seul coup il trancha le pied du cheval qu'il se mit à ferrer tranquillement; après quoi il le recolla, sans que rien ne parût.

Quand les voyageurs furent repartis : « c'est incroyable, pensa le forgeron, avec quelle habileté il s'en est tiré. Si je l'imitais! »

Sur ces entrefaites on lui amena le cheval d'un riche gentilhomme du voisinage. Avec sa hache il lui coupa le pied; puis il le ferra; mais quand il fallut le remettre en place, ce fut une autre affaire. Impossible.

Tremblant devant les conséquences de son acte, il s'élança à la recherche des voyageurs : « Seigneur, Seigneur, dit-il, il n'y a pas autre Mame des maîtres que vous ! ayez la bonté de réparer mon erreur. »

Le Sauveur, touché de son repentir, remit en place le pied du cheval; puis, entraînant à sa suite ses compagnons, il s'en alla vers le paradis.

Il y avait déjà de longues années que tout ceci s'était passé, lorsque le temps vint pour Yvon, le forgeron, de mourir. Il était si cassé qu'il avait à peine la force de battre l'enclume. « Va donc me le chercher, ce vieillard! » dit un matin le diable à son petit valet.

Le petit valet se rendit à la forge : « C'est toi, fit Yvon, je t'attendais. Accorde-moi cependant une seconde pour que j'achève mon travail. A propos, regarde par la fenêtre, à droite, la superbe voiture qui s'avance sur la route. » Le petit valet se précipita vers la fenêtre : « Reste! » cria Yvon, et il resta là comme attaché, malgré tous les efforts.

Sur ces entrefaites le diable ne voyant pas revenir son serviteur s'adressa à son grand valet : « Il sera peut-être arrivé malheur l'autre; mais il me faut le forgeron, ce soir. Amène-le-moi! »

Le grand valet fit diligence. Il arriva chez Yvon: « Oui, oui, je sais! déclara celui-ci. Je termine à l'instant cet ouvrage et je pars avec toi. En attendant, contemple un peu par la fenêtre à gauche la belle femme qui vient ici sur la grande route. »

Le grand valet courut à la fenêtre : « Reste! » dit Yvon, et il resta près de la fenêtre comme s'il y était attaché.

Sur ces entrefaites la journée s'avavançait. Le diable pensa: « Je gage que ni l'un ni l'autre n'aura trouvé la maison du forgeron, j'y vais moi-même. »

En le voyant entrer, le forgeron se mit à dénouer les cordons d'un sac. « On prétend que tu es bien malin, fit-il, mais je te défie de tenir mon pari: d'entrer dans ce sac et d'en sortir.

- Pari accepté, répondit le diable qui sauta, tête première, dans le sac.

- Reste ! cria le forgeron, en resserrant les cordons, et le diable demeura pris.

- À nous deux maintenant! continua Yvon qui posa le sac sur l'enclume et commença de le battre à grands coups de marteau.

- Grâce ! grâce ! hurlait le diable.

- Cent années de vie encore ! commanda le forgeron.

- Oui, oui, accordé ! » Là-dessus diable et valets devenus libres s'enfuirent au logis, sans oser regarder derrière eux.

Yvon vécut donc cent nouvelles années. Mais il y a une fin à toute chose, le jour arriva où il termina son temps. Le diable et ses valets refusant d'aller le chercher cette fois, ce fut la Mort elle-même qui se chargea de la commission. Il dut partir. Or, sans hésiter, il se rendit à la porte du paradis.

«Toc! toc!

- Qui est là?

- C'est moi Yvon, le forgeron. »

Il entendit saint Pierre qui ricanait derrière la porte : « Ah ! c'est toi Yvon, eh bien! puisque tu n'as pas voulu du paradis, va maintenant en enfer !

- J'y vais, dit Yvon; et il y fut.

-Toc! toc!

- Qui est là?

C'est moi Yvon, le forgeron. »

Des hurlements éclatèrent à ces mots dans la prison ténébreuse. Yvon reconnut les voix du petit valet, du grand valet et du diable et ces voix criaient : « Nous n'ouvrirons pas, tu serais encore capable de nous jouer un mauvais tour. »

Yvon se gratta la tête, ainsi qu'il en avait l'habitude quand il était dans l'embarras. On lui interdisait le paradis, on lui fermait l'enfer et il n'avait aucune inclination pour le purgatoire. Que faire?

Il retourna vers saint Pierre : « Encore toi! s'exclama celui-ci, en le voyant venir, ne t'avais-je pas interdit l'entrée de cette porte? - Si fait, aimable saint; aussi bien je ne veux pas enfreindre la consigne. Mais puisque je ne puis pénétrer dans la demeure, laisse-moi jeter au moins un petit coup d'oeil à l'intérieur. »

Malgré ses airs de marin un peu rude, saint Pierre a bon coeur.

Il entrebâilla la porte. Yvon avança la tête, puis soudain saisissant son bonnet, il le lança au milieu du vestibule.

Pierre déjà se récriait : « S'il est vrai que c'est ici le séjour de la justice, dit le forgeron sentencieux, tu dois me permettre d'aller le chercher, car il est bien à moi.

- Viens alors, mais hâte-toi, dit saint Pierre que la colère gagnait.

- J'en ai bien le temps, répondit Yvon qui s'avança sans se presser à l'intérieur, se posa sur son bonnet et resta là tranquillement.

- Que fais-tu? s'écria saint Pierre. Hors d'ici! Le paradis n'est pas pour toi !

- Je n'y prétends en aucune façon, répliqua le forgeron. Mais ce qui est bien à moi, c'est ce bonnet. Je le tiens de mon défunt père! En le prenant pour siège, je demeure sur ma propriété. Je n'ai pas de raison de m'en éloigner. J'y reste. »

Les protestations de saint Pierre n'y firent rien. Yvon resta sur son bonnet; il y est encore et il est probable qu'il y restera toujours.